

Lorsque donc, nous voyons parmi nous un artiste de talent, je dirai plus, de génie comme Lavallée réussir à monter avec des éléments indigènes et à faire exécuter un opéra comme la *Dame Blanche* à la satisfaction de tous, même des heureux mortels qui ont pu l'entendre en Europe, ne devons-nous pas tous applaudir à l'indéfinissable énergie qu'il a dû déployer, et contribuer de toutes nos forces à assurer le succès complet—artistique et pécuniaire—de la belle et grande œuvre qu'il vient d'entreprendre, et dont ce brillant essai n'est qu'un des premiers jalons dont il veut marquer sa marche triomphale dans la grande voie de l'art musical? En face du talent si distingué de M. Lavallée, de son goût recherché pour la vraie et la haute musique, si le public lui doit les plus grands éloges et les meilleurs encouragements, pour le récompenser un peu des peines qu'il se donne pour notre plaisir, l'Etat aussi doit intervenir—comme il le fait, du reste, dans presque tous les pays civilisés—et aider aux efforts vraiment extraordinaires de ce grand artiste pour introduire chez nous le goût du beau et le culte de l'art. Encore une fois, l'on peut attendre les meilleurs résultats de l'élan donné par Lavallée à l'interprétation intelligente des chefs-d'œuvre de la musique dramatique. Si les besoins matériels du peuple sont les premiers auxquels les gouvernants doivent songer, encore l'Etat ne doit-il pas négliger de veiller au progrès intellectuel et moral de ses sujets. Or, en contribuant sérieusement à la culture de l'art musical dans un pays naturellement si bien doué que le nôtre, non-seulement on créera une nouvelle carrière à nos virtuoses, mais encore on détournera notre population de ces spectacles avilissants que les saltimbanques américains ne lui viennent que trop souvent offrir.

Notre cher artiste me permettra de formuler, en terminant, une espérance. J'ai eu le bonheur, avec quelques amis, de lui entendre jouer certains motifs d'un opéra qu'il a commencé à composer il y a déjà quelque temps. Au dire d'hommes de l'art qui se sont trouvés avec moi ce soir-là—un beau soir, je vous jure, et dont le ravissant souvenir ne s'effacera point de ma mémoire—ces fragments sont de la plus grande beauté, et dignes d'être signés par les maîtres. Au nom de l'admiration que tous ceux qui l'approchent ressentent pour lui, que M. Lavallée termine au plus tôt son œuvre et qu'il nous fasse entendre les accents d'harmonie qui font vibrer son cœur. Qu'il nous enlève avec lui dans ces élans vers l'idéal qui ravit son âme d'artiste, et il verra tout un peuple pousser de ces acclamations enthousiastes qui retentissent jusque dans la postérité.

JOSEPH MARMETTE.

Québec, 12 mai 1878.

A NOS CORRESPONDANTS

A L'AUTEUR DU CANTIQUE A N.-D. DU CARMEL.—Votre cantique, madame, ravit notre âme par sa tendre et ascétique poésie. Mais une règle inflexible régit la publication de toutes les communications dont on veut bien honorer ce journal, même des cantiques : c'est que nous connaissions les noms de leurs auteurs. Donnez-nous, madame, cette marque de confiance, et comptez sur notre discrétion la plus respectueuse et la plus entière.

A M. ANTHONY RALPH.—Vos correspondances nous agréent surtout lorsque, laissant le domaine des idées générales et abstraites, vous donnez à vos considérations une couleur locale en entretenant nos lecteurs de ce qui se passe à New-York, et, en général, aux Etats-Unis. Ce que nous vous demandons, cher M. Ralph, ce sont des faits et encore des faits. Quant aux réflexions philosophiques, l'on en trouve plus dans Pascal, Montesquieu, Bossuet et dans les discours de notre échevin Thibault, que l'on ne pourra jamais en lire durant sa vie.

A.-B. L.

CORRESPONDANCE

NEW-YORK, 12 mai 1878.

Monsieur le Rédacteur,

L'avenir ne se colore pas à nos yeux de rose ; les dépêches qui nous viennent de Saint-Petersbourg ou de Londres sont autant de signes précurseurs qui annoncent la tempête.

C'est l'éclair qui paraît, la foudre va partir !

Bien que les Etats-Unis soient presque aux antipodes de la ville des Constantin, l'Angleterre suit d'un œil anxieux l'attitude de nos hommes d'état et le va-et-vient des officiers russes dans nos ports. Elle craint, avec raison, que la Russie ne trouve dans nos grands centres les éléments pour former une horde de corsaires.

Il y a quelques jours, on signalait la présence du *Cimbria*, steamer allemand, lequel recelait dans ses flancs toute une garnison de pirates ; leur capitaine, un certain Badenhuisen, quoique silencieux, a une tête qui en dit plus long qu'un discours d'académicien.

Que fera le gouvernement à l'égard de ces navires louches qui se glissent dans nos ports lorsque la guerre sera déclarée ? Des observations sans doute, très-polies, qui seront reçues le plus poliment du monde. Voilà un échange de politesses qui ne sauvera pas l'honneur de certains politiciens haut placés de Washington, ni le commerce anglais sur les mers ; il ne sauvera que les apparences.

L'Angleterre et les Etats-Unis, qui ne devraient avoir qu'un seul et même drapeau, en sont arrivés à se jalouser mutuellement, pour des intérêts purement mercantiles ; la Russie compte, depuis longtemps, exploiter cette rivalité, et, si rien ne l'arrête, elle fera de nos côtes une succursale des ports russes, c'est-à-dire un repaire de brigandage !

La liberté est grande ici, si grande que les voleurs des cinq parties du monde s'y considèrent comme chez eux.

Les *loafers*, les *tramps*, les *desperados*, les *burglars* y poussent comme des champignons vénéneux !

Un politicien de mes amis me disait dernièrement que si les officiers russes embrigadaient toute cette écume de la société pour écumer les mers, la ville de New-York serait dans le cas d'illuminer !

Franchement, si le commerce anglais ne devait pas en souffrir, je ne serais pas fâché de nous en voir débarrassé de la sorte. Mais ce virus social extirpé ainsi empoisonnerait littéralement les mers. Dieu merci ! ce spectacle révoltant ne sera pas donné au monde ; un ruffian n'est même pas digne d'être un pirate ; sa place est au bout d'une corde et non sur un navire, le sabre d'abordage à la main !

Les officiers russes qui ne cessent de débarquer ici, comptent surtout, à ce qu'il paraît, sur les réfugiés ou aventuriers politiques dont le pays est abondamment pourvu.

Ce choix est plus rationnel et la marine d'Alexandre II en racolera autant qu'elle voudra.

Les bandes lerdistes qui infectent le Texas aimeraient mieux courir sus au commerce anglais que de crever de faim sous les ordres d'un Escobedo quelconque ; il en serait de même des socialistes prussiens, qui apprennent en ce moment le maniement d'armes sous le commandement du rédacteur-en-chef du *Wolkstimmes*.

Les insurgés cubains, maintenant au repos, auraient sans doute un grand plaisir à reprendre leurs exploits sur un nouvel élément et contre un autre ennemi.

Les féniens, ces êtres diaboliques, qu'on nous représente, depuis plus de dix ans, comme toujours prêts à envahir le Canada, seraient aussi bien à leur place sur une flotte de corsaires. Ces enfants dénaturés pourraient enfin assouvir leur haine farouche contre leur mère ! cette noble Angleterre qui ne craint pas, elle seule, de tenir tête au colosse russe !

J'en passe et des meilleurs

Quoique l'épée soit encore au fourreau et qu'il y ait loin, par conséquent, de la menace aux coups, je ne puis m'empêcher de songer au Canada et aux périls qui environneraient son commerce maritime si cette guerre, dont on parle tant, venait à éclater.

Sans doute, Québec et encore moins Montréal n'ont rien à craindre des Russes, et je sais bien que les féniens trouveront à qui parler s'ils osaient encore fouler le sol canadien ; néanmoins, je ne clorai pas cette lettre sans m'écrier comme le vieil orateur romain en présence de Catilina :

Caveant Canades.

ANTHONY RALPH.

LA PROMENADE DU PAPE

Un rapporteur de journal, voulant voir le nouveau pape au moment où il fait sa promenade dans le jardin du Vatican, parvint à pénétrer dans ce jardin. Voici un extrait de la correspondance qu'il a publiée à ce sujet :

A cinq heures de l'après-midi, la grille du jardin s'ouvrait sur le passage du pape.

Léon XIII s'avavançait à grands pas : sa maigre, imposante et sympathique figure se drape très-bien dans le simple et majestueux costume pontifical : sa démarche vive et assurée est celle d'un marcheur,

d'un chasseur même ; on y voit le fils des Alpes montagnes de Carpineto.

Le pape avançait de beaucoup sa suite ; on eût dit qu'il aspirait à se reposer dans la solitude après la longue journée de son rôle pontifical.

Les six suisses, les cardinaux de service et les gardes nobles qui le suivaient perdaient toujours du terrain : seulement, les deux gendarmes qui marchaient au loin, presque en embuscade, derrière les arbres, ne le perdaient pas de vue.

Au grand désappointement de Salvatori, qui avait préparé les sièges rustiques, le pape n'en profita pas : il s'arrêta un instant au grillage de la volière, souriant aux faisans dorés, aux pigeons à la queue éventail, avec la large bienveillance d'un saint François d'Assise ; puis il reprit sa promenade ou plutôt sa course, s'enfonçant dans les fourrés de taillis qui occupent un large espace du jardin.

—Sa Sainteté, me disait Salvatori, fait tous les jours une vive promenade qui dure une heure et demie, jusqu'à l'Arc *Maria*. Je crois qu'il ne restera pas ici renfermé comme Pie IX : vous savez qu'il a fait restaurer les peintures et les dorures des carrosses pontificaux ?

Je lui répondis qu'en effet, à Rome, on en avait parlé beaucoup.

—Sa Sainteté ferait très-bien, répliquait-il.

Et pourtant, mon jardinier n'est pas libéral.

Par exemple, il tient beaucoup aux Suisses ; il espère que Léon XIII en recrutera d'autres pour remplacer la moitié de ce corps qui a été licenciée, après certains actes d'insubordination que vous connaissez.

L'heure de me retirer était venue : mais, avant de partir, Salvatori voulut bien me faire remarquer un curieux travail de son art : au milieu d'un grand carré soigneusement sablé, étaient reproduites par un dessin de jeunes buis coupé ras et bien serré, les armoiries du Pape avec la légende : *Leo XIII Pont. Max.* le cyprès, l'étoile et les lys des Pecci sont assez exactement reproduits.

De l'autre côté, il y avait aussi les lions rampants, les barres des Mastai-Ferretti et la légende : *Pius IX Pont. Max.* ; mais, hélas ! les mauvaises herbes s'entremêlent au buis, dont les branches ne sont plus régularisées par les savants ciseaux du jardinier courtisan.

Sic transit gloria mundi ! On le répète trois fois au Pape le jour de son couronnement.

NOS GRAVURES

La façade du palais du Trocadéro, sur la place du Roi-de-Rome

La grande façade septentrionale du palais du Trocadéro, celle qui regarde la place du Roi-de-Rome, est achevée et, mieux que cela, débarrassée de ses échafaudages. Il n'y a guère plus que les belvédères couronnant les tours qui n'apparaissent pas encore aux yeux des spectateurs.

Cette façade se compose, comme le fait voir notre gravure, d'un pavillon central en saillie sur le mur du fond de la salle de concert et de deux pavillons en avant-corps sur ce pavillon central. C'est en arrière de ces deux pavillons que s'élèvent les deux tours. Enfin, la façade est complétée par les deux salles de conférences qui la flanquent à droite et à gauche. Tout cet ensemble, qui mesure vingt mètres de développement, est en moellon dur piqué, régulièrement varié de bandeaux en pierre rouge-jaunâtre du Jura. Les deux teintes de cette pierre et du moellon se marient très-heureusement pour former une surface d'une teinte douce et agréable.

Le pavillon central, d'une trentaine de mètres de longueur, est composé de neuf travées percées à leur base de neuf portes carrées donnant accès dans le vestibule du rez-de-chaussée. Au premier étage, neuf grandes fenêtres à croisillon de pierre et à verrières de couleur éclairent un vesti-

bule. Le bâtiment est couronné par une balustrade de pierre et, en retrait, se dresse le mur du fond de ce que nous appellerons la scène de la grande salle des concerts. Ce mur est plein, se termine au sommet par des balustrades étagées et pour tout ornement ne laisse voir que la saillie de ses parties cintrées. Les avant-corps présentent la même disposition, sauf que la porte d'accès et la fenêtre du premier étage sont de plus grandes dimensions et qu'au-dessous de l'attique règne une large bande en mosaïque de couleur rehaussée d'or. Les tours sont hautes de 62 mètres, à partir du niveau de la place du Roi-de-Rome à la base des belvédères, et du 82, du même point à la pointe d'implantation des paratonnerres ; leur base carrée a quatorze mètres de côté. Elles sont complètement nues jusqu'à une hauteur d'environ 50 mètres, là où on remarque trois fenêtres cintrées et rassemblées, et leur intérieur ne se trouve éclairé que par des fentes ou meurtrières percées à tous les étages. Quant aux salles des conférences, bâties en retrait des pavillons terminaux, elles mesurent 18 mètres de façade et 20 de profondeur. Ajoutons enfin que le point culminant de la coupole est à 45 mètres de hauteur et que les arêtes des toitures en ardoises sont dorées.

Le premier ami

Il est notoire que l'amitié n'est pas de la terre ; que l'amitié véritable, celle qui ne se dément jamais, ne se rencontre qu'au séjour des élus.

Dieu, qui connaît le cœur de l'homme, n'a pas voulu cependant le priver de toutes les joies terrestres. Il lui a donné parmi les animaux un ami véritable, un ami qui reste fidèle dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Le chien est, de tous les animaux, le plus attaché à l'homme. Le chien lit dans le regard de son maître et cherche à deviner sa pensée. Au besoin, il saura le défendre, s'il est attaqué.

Le chien, soumis, obéissant par nature, lèche la main qui le frappe ; voyez ce petit enfant, il est seul dans son berceau et dort paisiblement du sommeil de l'innocence. Sa mère l'a confié à la vigilante sollicitude du chien, et le fidèle et intelligent animal a compris toute l'importance de son rôle de gardien. Quelque étranger s'approcherait-il de la maison, que, par ses aboiements furieux et précipités, il donnerait l'éveil aux parents. Du reste, il est un fait d'expérience qui démontre péremptoirement que le chien a une prédilection marquée pour l'enfance.

Au sortir du sommeil, l'enfant, peu reconnaissant sans doute, tirera les longues oreilles de son ami le plus dévoué ; celui-ci criera peut-être, mais jamais il ne mordra la main traîtresse qui le récompense si mal ; il se fera à tous ses caprices, et même, au besoin, il se prètera jusqu'à servir de cheval pour ses amusements.

En écrivant ces lignes, nous nous reportons malgré nous aux heureuses années de notre enfance : il nous semble entendre encore les aboiements sonores du constant compagnon de nos jeux.—Le pauvre animal ! il était bien vieux déjà lorsque les voitures de la ferme l'ont écrasé. Et cependant, malgré sa vieillesse, il nous suivait et ne se sentait plus d'aise, quand nous lui permettions de nous accompagner !

CONSEILS UTILES

Les femmes qui possèdent des opales s'étonnent de les voir, parfois, perdre leurs feux rouges et verts, et, par conséquent, leur beauté et tout leur prix. On ignore généralement que l'opale est une pierre frileuse qui redoute l'action du froid, et jusqu'à celle de l'air.

Pour conserver l'opale assés longtemps, on doit la porter à l'intérieur plutôt qu'au dehors, puisque la température agit si fortement sur elle, qu'elle peut la détruire.

Il y a encore des violettes. Vous pouvez vous préparer, sans embarras et sans frais, une huile excellente pour la chevelure. Enlevez la tige des violettes—dont il vous faut une assez grande quantité—et mettez infuser la fleur dans un flacon d'huile d'amandes douces. Au bout de huit jours, passez cette huile à travers un linge fin. Elle a acquis un parfum délicieux ; de plus, les propriétés rafraîchissantes de la violette conviennent à merveille au cuir chevelu.